

ELISA FANTOZZI

— au PÉRISCOPE, Nîmes, le 23 avril 05 —

Programmée à l' «espace pluriel» du PÉRISCOPE 4 rue de la Vierge à Nîmes le samedi 23 avril 2005 à 20 h 30, le spectacle — performance théâtrale et plastique — de Elisa Fantozzi nous a surpris. On entre d'abord dans une salle où une femme est en train de préparer un repas tandis que des images raffinées de détente défilent sur un écran télé, le sol est tapissé de journaux publicitaires, le dispositif scénique nous met en contact avec une vie quotidienne. La vidéo fait contrepoint (le corps y est omniprésent) à l'anesthésiante répétition des gestes de la femme en train de cuisiner.

Le rideau de scène s'ouvre sur les sièges où nous sommes invités à nous asseoir après une assez longue préparation qui ne nous laissait rien soupçonner de ce qui allait advenir. A ses paroles en voix-off précédemment entendues va succéder l'entrée en scène de Lili exprimant par sa marche sur des semelles auxquelles sont accolées des œufs en résine un équilibre précaire. Les images sophistiquées des doigts et les inscriptions sur écran donnent la mesure d'une recherche plastique cultivée. Malaxage de la pâte et absence de pâte existentielle sortent aussi bien du saladier dans lequel les doigts de Lili triturent la « pâte à gâteau » que du grand écran sur lequel les icônes des doigts traversent le malaise des apparences quotidiennes. Le plastique gainant les mains d'une part, d'autre part la plasticité illusoire des icônes, traces d'affects intimes et indirects.

Faute de vivre nos vies, elles prennent forme dans l'informe. Ainsi en va-t-il des informations radiophoniques. Un temps fort du spectacle vient de la tension suscitée par la parodie des informations radios à laquelle se lance l'actrice enchaînant sur un ton constamment monocorde et décalé les annonces du jour truffées de références à des faits divers au fil desquels tout parvient à s'annuler, à rendre comique l'absurdité dont on nous gave sur certaines ondes. Cette séquence véhicule la pesanteur d'un quotidien avilissant, une dimension factice qui peut envahir nos sens tout autant que les odeurs de pâtisseries en préparation.

Les vidéos jouent la part belle de l'intranquilité, n'ayant commune mesure ni avec la cuisine ni avec l'information saturée. Le canapé mis en scène sert à d'autres ébats sortant du cadre anesthésiant des habitudes. Le rêve vient d'ailleurs, des lecteurs de poèmes élus parmi des spectateurs, des langueurs des cambures féminines, des voix quelque peu kitch dont sont habitées les actrices. Avant même la mise en *abyme* menée par Fred Pérumont qui sollicite le spectateur quant à ces jeux d'imagination, il y a au cœur de cette performance une séquence pathétique qui restera gravée dans nos mémoires : tandis que sur le grand écran défilent des kilomètres d'autoroute, Lili se livre «jusqu'à épuisement» à un jogging comme s'il fallait absolument rattraper ce qui est à jamais perdu. (I lost — oui, bien sûr). «Travail de deuil» impossible. C'est bien pourquoi, ils sont là les artistes, ces misérables qui crachent leur création face au matérialisme. Ils crèvent, comme eut dit Kantor, jusqu'au fond de leur nuit ces misérables se défoncent et tout le monde (ou presque) s'en fout. La consommation des kilomètres autoroutiers et l'intime transpiration du corps parviennent à leur acmé d'épuisement. Tout s'équivaut en une triste fin et les écrans nous renvoient de l'autre côté du miroir : le regard de Lili Fantozzi perdure. Elle, pétrissant et courant, traverse le sens (performance physique, théâtrale, plastique, combien donc !) et donne à voir avec ses tableaux-séquences accompagnée parfois par deux protagonistes complices la mise en scène de la vie quotidienne, s'ajustant aux fétichismes de lingerie-rétro les danses jusqu'au moment où le « féminin-sucré » monte à travers strapontins pour nous proposer leurs gâteaux dans lesquels se trouvent de courts messages.

Ce qu'il y a de poétique et d'espièglerie ressort de la préparation initiale d'une mise en scène savoureusement mijotée. Spectacle inoubliable, fantaisiste et baroque, rappelant du tréfonds d'une vie malheureuse et insatisfaisante ces phrases de Calderon : «La vie est un rêve. Et les rêves demeurent des rêves.» Tout ce jeu scénique reconduirait l'ambivalence sémantique du mot «rêve» à travers une dynamique performance où l'espace plastique et théâtral, le décor, les corps, les vêtements, les ustensiles convergent en une profonde et subtile cohérence.

Xavier Company